

**TEXTES A TRADUIRE EN ITALIEN POUR L'ÉPREUVE ORALE DE FRANÇAIS 2 DU 22.09.2016**

Les étudiants choisiront, parmi les textes suivants, les textes qu'ils présenteront, traduits en italien et à envoyer au professeur pour le 18 septembre 2016.

À l'oral, concernant leurs versions, on leur demandera de les commenter en motivant leurs choix, notamment, les transpositions opérées.

Les textes pouvant être de tailles différentes, les étudiants feront leurs choix de manière à avoir au moins un texte informatif/argumentatif et un texte littéraire comptant une moyenne d'au moins 1200 signes (espaces exclus) par texte (textes, éventuellement, partiels) pour un total d'au moins 2400 signes. Libres, bien sûr, de présenter plus de textes/signes.

Le nombre de signes à prendre en considération est celui des écrits dans la langue de départ.

En ce qui concerne les textes dont il existe une traduction italienne, les sources ne seront révélées qu'à la fin de l'épreuve orale.

N.B. : Les textes informatifs/argumentatifs peuvent avoir été remaniés (simplifiés) pour les exigences de l'épreuve.

## TEXTES INFORMATIFS/ARGUMENTATIFS

### texte informatif n.1

#### L’Affaire Sacha Guitry

*L’Affaire Sacha Guitry* est un téléfilm français réalisé par Fabrice Cazeneuve et diffusé en 2007 sur France 3. Tiré du récit *60 jours de prison*, le téléfilm retrace les épreuves que l’auteur a endurées à la Libération de la capitale.

#### **Le récit.**

Paris, 23 Août 1944. Au petit matin, la capitale se libère, et cinq hommes surgissent chez Sacha Guitry, incarné par Jean-François Balmer. C'est le début d'une captivité de soixante jours. Guitry est soupçonné de collaboration. Aucune charge précise n'est retenue contre le dramaturge, mais la rumeur dit qu'il a fréquenté les Allemands et travaillé pour eux. Au milieu de ceux qu'on accuse, il subit le parcours de la honte : le dépôt, Le Vél d'Hiv, Drancy et la prison de Fresnes... Il est couvert d'injures, inculpé pour « intelligence avec l'ennemi ». À 60 ans, Sacha Guitry doit se défendre de ces accusations de collaboration, surpris d'être mis en accusation pour un crime qu'il n'a jamais compris. Coupable de ne pas avoir été un héros... Face au vide de l'accusation, une seule solution pour recouvrer la liberté : une instruction en bonne et due forme. En acceptant l'idée. Pendant le procès, qui se terminera par un non-lieu, il se retrouve seul...

#### **Guitry défendu par Jean-François Balmer.**

De Guitry, il partage et la passion des mots et un sens certain de l'humour et de l'élégance : Jean-François Balmer interprète Sacha, durant ce qui restera sans doute la période la plus difficile de l'auteur à succès, celle de ses 60 jours de captivité, accusé par la rumeur publique de collaboration avec l'ennemi. Parole à l'acteur, qui est aussi le meilleur avocat de l'auteur.

#### **Personnalité incontournable**

« À l'époque du film, Sacha Guitry a 59 ans. Il règne sur le théâtre – il dirige celui de la Madeleine – comme sur le tout-Paris. Très fortuné, il mène un train de vie luxueux en se faisant par exemple livrer du Fouquet's des déjeuners somptueux pour honorer une créature de passage... C'est également un grand amateur et collectionneur d'art. Ses pièces comme *Le Roman d'un tricheur* (1936) ou ses comédies pétillantes telles *Mon père avait raison*, *Faisons un rêve* ou *Quadrille* sont des succès. »

#### **Vie hors norme**

« Dès sa naissance, Sacha a côtoyé les grands de ce monde. Il était le filleul du tsar de Russie Alexandre III, ami de son père, le grand comédien Lucien Guitry. Il a joué devant le souverain britannique George V et fréquenté les autres artistes d'exception de l'époque. Cette existence flamboyante le coupe certainement de la réalité... »

#### **Jalousies**

« À ce comportement ostentatoire s'est ajoutée la volonté de continuer à faire fonctionner le théâtre, deux aspects de sa personnalité que certains n'ont guère appréciés en période d'occupation. La

rumeur s'est indiscutablement déclenchée en raison de ce décalage, de ce hiatus avec le reste de la population française qui subissait des privations. Lorsqu'on vient l'arrêter au matin de ce 23 août 1944, il quitte son domicile, vêtu de ses mules colorées et d'une immense robe d'intérieur aux manches balzaciennes... »

### **Ennemi**

« Il est indéniable que Sacha Guitry s'est rendu à la Kommandantur mais pour plaider la cause de plusieurs prisonniers. Et s'il a rencontré Goering, c'est contraint et encadré par des SS... Il est vrai qu'il n'a jamais songé à s'engager dans la Résistance mais il n'a jamais été prouvé qu'il a collaboré avec l'ennemi. D'ailleurs, durant ces 60 jours de captivité qui le mèneront au Vél d'Hiv puis à Drancy, personne n'est capable de justifier l'emprisonnement de l'artiste. Au cours d'un interrogatoire, son avocat lit : « motif de l'arrestation : ignoré ». À la question : « qui m'accuse ? », on répond à Guitry : « tout le monde » et quand il demande qui l'a dénoncé, on lui rétorque : « personne »... »

### **Lever les rumeurs**

« Le danger, lorsqu'on interprète un personnage célèbre, est de chercher à l'imiter. Ce procédé est trop réducteur. Pour Guitry, j'utilise ma propre musique, en essayant de me rapprocher de la sienne. Je veux le rendre touchant, traduire son profond sens de l'humour, son esprit exceptionnel et bien sûr le réhabiliter (...). Mais il reste pour moi un personnage ambigu dont le manque de maturité, parfois la provocation et l'égoïsme ont pu choquer. »

### **Meurtri**

« Sacha Guitry a énormément souffert de cette rumeur de collaboration et de sa captivité. Après la prison, il lui a fallu attendre encore trois ans pour qu'un non-lieu soit prononcé, trois années durant lesquelles il fut interdit de théâtre, de publication, de jeu, etc. Le plus parisien des Parisiens était renié de la capitale. »

Env.3800 signes

## Texte informatif n.2 (tiré d'un essai)

### Un fils de l'Europe

Au début de l'année 1933, il y avait environ 500 000 juifs en Allemagne, soit 1% de la population totale; 200 000 autres vivaient en Autriche. Un tiers des juifs de ces deux pays furent tués; les autres réussirent à partir à temps. Ils s'installèrent aux USA, en Angleterre et dans d'autres pays; un juif sur dix seulement se rendit en Palestine, au total entre 50 000 et 60 000 personnes, premiers réfugiés de l'hitlérisme. Ils représentaient 20% du nombre total des immigrants arrivés pendant les vingt années de règne du Troisième Reich, alors que durant les deux années qui précédèrent la seconde guerre mondiale, ils constituaient la moitié du nombre total des immigrants<sup>1</sup>. Ils arrivaient en état de choc, bouleversés, déracinés d'un pays qu'ils avaient cru le leur. La prise de conscience de leur méprise et la nécessité d'émigrer pour une terre lointaine furent pour eux dramatiques – leur émigration n'était pas une montée (dans le sens littéral du terme hébraïque *aliya*, qui signifie s'installer en Israël), mais une descente.

En Palestine, on les appelait les *yekkes*. On ignore l'origine de ce mot. Il semble qu'il ait été utilisé par les juifs d'Europe de l'Est quelque temps avant qu'il ne soit communément employé en Palestine. Il pourrait venir de *jacke*, jaquette de smoking, en vogue chez les juifs allemands. Ou bien du mot allemand *geck*, clown, apparenté au mot anglais jockey. En Palestine certains disaient qu'il était composé des initiales hébraïques de l'expression juif à la tête dure. De nombreux juifs allemands considérèrent cette appellation offensante, comme elle l'était souvent en effet; mais ils l'utilisaient fréquemment eux-mêmes pour se désigner.

En 1979, la télévision israélienne programma la diffusion d'un film documentaire sur les juifs allemands, *Les Yekkes*. Un Israélien, allemand de naissance, déposa une plainte auprès de la cour suprême, lui demandant d'interdire à la télévision israélienne l'utilisation de cette humiliante expression. La Cour suprême rejeta la requête, considérant que *Yekke* n'était pas une insulte mais, au contraire, un terme de respect et même d'affection. L'un des trois juges qui siégea dans cette affaire était Haïm Cohen, ancien avocat général, l'un des rares Yekkes à avoir atteint une position de quelque influence en Israël.

A l'exception du philosophe Martin Buber, de la poétesse Else Lasker-Schüler et de l'architecte Eric Mendelsohn, aucune personnalité riche ou célèbre de la communauté juive allemande ne partit pour la Palestine. L'écrivain Lion Feuchtwanger, le compositeur Kurt Weill, la philosophe Hannah Arendt (dont la renommée mondiale était encore à venir), le physicien Albert Einstein ainsi que d'autres personnalités scientifiques, artistiques et intellectuelles, saisirent les autres chances qui leur étaient offertes. Lorsque les nazis arrivèrent au pouvoir, il y avait sept scientifiques juifs lauréats du prix Nobel en Allemagne.

Tous émigrèrent mais à une exception près, aucun ne se rendit en Palestine: *Ma patrie, c'est l'Allemagne, déclara Richard Willenstätter prix Nobel de chimie, à Chaim Weizman; il mourut réfugié en Suisse. [...]*

Parmi les premiers Yekkes arrivés en Palestine se trouvait Arnold Zweig, un écrivain qui était fort connu dans les cercles littéraires allemands, sans être le plus célèbre de sa génération; ses romans furent traduits en plusieurs langues. Pendant les premiers mois, passés à Haïfa, il vécut dans un petit hôtel, la maison Wollstein, et il n'y fut pas heureux. La chambre était exigüe, le bureau trop petit pour y étaler ses manuscrits. Il venait de fumer le dernier cigare emporté d'Europe. On était en Janvier 1934 et le chauffage central de l'hôtel était défectueux. Le vent sifflait, monotone, autour du châssis de la fenêtre, et Zweig était démoralisé.

Zweig déversa ses misères dans une lettre adressée à un autre intellectuel juif qui vivait encore à Vienne. L'ingénieur qui avait installé le système de chauffage, racontait-il, ne s'était pas donné la peine de parler avec l'entrepreneur, qui avait commencé par oublier de construire une cheminée et l'avait ajoutée après coup. Mais la cheminée s'avéra trop étroite et maintenant, sous la pluie battante, voilà qu'il fallait l'élargir. Elle ne fonctionnait toujours pas correctement, à cause du vent. "Vous allez penser, cher papa Freud, que je m'attarde trop longuement sur ce problème de chauffage, écrivit Zweig, mais ces questions de vie pratique, quand les appareils de la civilisation ne fonctionnent qu'en grinçant, demeurent les problèmes essentiels du pays. Nous ne sommes pas préparés à renoncer à notre train de vie, et ce pays n'est pas encore apte à le satisfaire. Et comme les juifs palestiniens sont à juste titre, irrités par ce qui n'existe pas encore, les frictions entre nous sont nombreuses.

La médiocrité de la qualité de vie était un élément important de la tragédie qu'affrontait les juifs allemands de retour sur "la terre de leurs pères"- Zweig avait mis cette phrase entre guillemets. Il vivrait en Palestine libéré des illusions du sionisme, écrivit-il à Freud, et il verrait les choses comme elles étaient- sans se faire d'illusion, sans cynisme. *Devoir vivre parmi des juifs ne le réjouissait pas*. En Palestine, il n'était pas chez lui. De fait, il n'acquiesça jamais un sentiment d'appartenance. Il ne planta pas ses racines; durant la totalité de son séjour il ne défit jamais vraiment ses valises. C'était comme des vacances dans le Sud de la France, écrivit-il encore à Freud.

Zweig et Freud entretenaient alors une correspondance depuis sept ans. Zweig idolâtrait Freud et Freud acceptait Zweig. Ils s'écrivaient au sujet de leur travail, ils échangeaient des manuscrits et des idées, ainsi que des informations sur leur santé et leurs tribulations quotidiennes. Zweig avait quarante-sept ans. Il s'était auparavant rendu dans le pays en touriste et cela lui avait plu. Pendant quelque temps il avait écrit des articles pour le journal sioniste *Jüdisch Rundschau*, qui paraissait à Berlin.

Ses lettres à Freud révèlent qu'il était souvent plein d'entrain. Il écrivait et publiait beaucoup. Il aimait les paysages de la Palestine, les montagnes, le soleil et la mer, et il s'était lié d'amitié avec d'autres yekkes. Il créa sa propre revue en allemand, *Orient*, en partie imprimée et en partie ronéotypée. Mais il ne cessait jamais de se plaindre. Mis à part ce qu'il considérait de l'arriération asiatique, il y avait le problème de la langue et de la tension grandissante entre juifs et arabes. Zweig avait du mal à apprendre l'hébreu; et il était colombe. Il redoutait le terrorisme. Ses lettres ne racontent pas une belle histoire. [...]

## TEXTES LITTÉRAIRES

### Texte littéraire n.1

Puisque C. était venu chez moi, je m'attendais à ce qu'il me demandât d'aller chez lui, mais les jours et les semaines passaient sans invitation. nous nous arrêtions toujours devant la grille surmontée de deux griffons portant l'écusson des Hohenfels jusqu'à ce qu'il me dît au revoir. Il ouvrait alors la lourde porte pour remonter l'allée bordée d'odorants lauriers-roses qui menait au portique et à l'entrée principale.

Il frappait légèrement à la massive porte noire, qui glissait silencieusement sur ses gonds, et C. disparaissait comme pour toujours. De temps à autre, j'attendais une minute ou deux, regardant fixement à travers les barreaux de fer, espérant que, par miracle, la porte s'ouvrirait de nouveau et qu'il reparaitrait pour me faire signe d'entrer. Mais cela n'arrivait jamais et la porte écrit aussi menaçante que les deux griffons qui, cruels et impitoyables, abaissaient sur moi leur regard, leurs griffes aiguës et leur langue délitée en forme de faucille prêtes à m'arracher le cœur. Chaque jour, je subissais la même torture de la séparation et de l'exclusion ; chaque jour, cette demeure, qui détenait la clé de notre amitié, croissait en importance et en mystère. Mon imagination l'emplissait de trésors : bannières d'ennemis défaits, épées de croisés, armures, lampes ayant jadis brûlé à Ispahan et à Téhéran, brocarts de Samarkand et de Byzance. Mais les barrières qui me séparaient de C. semblaient dressées à jamais. Je ne pouvais le comprendre. Il était impossible que lui, si soucieux de ne pas faire de peine, si prévenant, toujours prêt à faire la part de mon impétuosité, de mon agressivité quand il n'était pas d'accord avec ma « Weltanschauung », eut *oublié* de m'inviter. C'est ainsi que, trop fier pour l'interroger là-dessus, je devenais de plus en plus tourmenté, soupçonneux et obsédé par le désir de pénétrer dans la forteresse des Hohenfels.

### Texte littéraire n.2

Je partis au hasard, une auto me frôla, le chauffeur poussa un juron, et je m'aperçus que je marchais sur la chaussée comme un soldat en armes. Je montai sur le trottoir et je continuai ma route. J'atteignis un quartier animé, des jeunes filles me dépassèrent en riant, et se retournèrent sur mon manteau. Un camion découvert passa. Il était bondé de soldats et d'ouvriers en bleus de travail. Tous portaient un fusil et un brassard rouge. Ils chantaient l'*Internationale*. Dans la foule, des voix la reprirent en chœur. Un homme mince, tête nue, le visage tuméfié, me dépassa. Il portait un uniforme *Feldgrau*, et à la teinte plus foncée du tissu sur chaque épaule, je compris que les insignes de son grade lui avaient été arrachés. Un autre camion passa, plein d'ouvriers, ils brandissaient des fusils et criaient : « Vive Liebknecht<sup>1</sup> ! ». La foule reprit en chœur : « Liebknecht ! Liebknecht ! » Elle était maintenant si compacte que je n'arrivais plus à avancer. Un remous me fit presque tomber, je me rattrapai au bras de mon voisin de droite, et je dis : « Excusez-moi, je vous prie. » L'homme leva la tête, il était assez vieux, très correctement vêtu, et ses yeux étaient tristes. il dit « Keine Ursache<sup>2</sup> ». La foule avança, je tombai sur lui de nouveau, et je demandai : « Qui est Liebknecht ? » Il me jeta un coup d'œil méfiant, regarda autour de lui et baissa les yeux sans répondre. Puis on entendit des coups de feu, toutes les fenêtres se fermèrent et la foule se mit à courir.

---

<sup>1</sup> chef révolutionnaire allemand.

<sup>2</sup> De rien.

### **Texte littéraire n.3**

J'ai passé la soirée d'hier avec les enfants chez nous. Agathe a pu aller dîner chez des amis. Il faut qu'elle revoie des gens pour établir des contacts, c'est important pour elle. Elle est seule pour élever son fils. Alban est venu ici pour la nuit avec Klara. On n'ose pas la laisser seule. Elle ne le demande pas non plus. Elle ne demande rien d'ailleurs.

Il faut du temps. Les quelques moments où nous nous voyons Alban et moi, c'est notre leitmotiv : Il faut du temps.

Nous n'avons pas encore prévenu Léandre et Louise, pas plus qu'Antoine et Adeline. Agathe est d'accord. Il faut attendre.

Je tourne autour de la première soirée à la maison. C'était jeudi dernier, presque une semaine déjà.

Je dis cela, pourtant je pense, une éternité.

J'ai ouvert la porte, je suis entrée la première, Klara s'est avancée. Elle est restée plantée près du portemanteau. J'ai dit, « accroche ton manteau, Klara, viens ». J'étais sur le seuil de la grande salle, elle ne bougeait pas. Je reprends au présent. Je suis sur le seuil du salon, elle ne bouge pas. Puis, elle fait un pas, je l'attends en reculant un peu. C'est comme les premiers pas de Victoire, peur qu'elle tombe. Je l'encourage, « allez viens Klara, ici c'est le salon ». Elle lève un pied, esquisse le geste de le poser plus loin, mais le repose à côté de l'autre. J'ai toutes les patiences. Depuis quelques heures, c'est comme si déjà j'acceptais son rythme. Moi aussi, comme elle, je ne suis plus familière de mes lieux, je reste avec elle, là, debout. Elle tient serré serré la poignée de la petite valise rouge, une main crispée, que des os. Rien je crois, ne la ferait décrocher. Elle ne lâche pas non plus son manteau-chien qu'elle tient en boule sous son bras droit. Elle entre enfin avec des délicatesses de chat au bord d'une flaque. Sans doute la tension, j'éclate de rire. « Il n'y a pas de mine, Klara, tu peux venir ! »

Env.1550 signes *Le Non de Klara*, pp.21-22

### **Texte littéraire n.4**

Curieux que, dès qu'on écrit, il nous vienne un besoin de mentir. C'est plus fort que vous. Un besoin de donner aux choses une apparence avantageuse. Et si vous y résistez, on vous trouvera immoral et subversif. Les gosses dans les écoles savent déjà cela. On les invite à décrire, mettons, une soirée en famille. Et, aussitôt, ils vous campent un grand-papa à barbe blanche, une sœur qui brode sous la lampe et un père qui lit le journal après sa journée de travail. C'est blanc, c'est rose, c'est doux, douillet, édifiant et attendrissant. Et pas un ne s'avisera de raconter les saouleries, les claques, la tambouille, la bouteille de rhum sur une chaise, la paillasse où l'on dort à six. Pas un ne dira les fois où il reste tapi dans le noir, plein de froid et de peur, assis sur une marche gluante de l'escalier, à écouter des bruits à travers la porte, et les grues qui ramènent un client lui demandent en passant ce qu'il fout là. Ils ont compris la règle du jeu, ces petits. Ils sont entrés spontanément dans la conspiration universelle contre la vérité. Dans la bonne vieille hypocrisie littéraire. Ils ont deviné tout de suite le grand secret de l'art d'écrire...

On publiera de belles choses sur l'énergie spirituelle des captifs. Et on ne dira rien des cabinets. C'est pourtant ça l'important. Cette fosse à merde et ce méli-mélo de larves. Toute l'abjection de la captivité est là, et l'Histoire, et le destin. En voilà un bouquin que j'aurais aimé écrire. Bien simplement, bien honnêtement. Un bouquin désolant, qui aurait l'odeur des cabinets et il faudrait que chacun la sentît et y reconnût l'odeur insoutenable de sa vie, l'odeur de son époque. Et que toute l'époque lui apparût comme une mélasse d'êtres sans pensée, sans squelette, grouillant dans les cabinets, comme nous, s'emplissant et se vidant avec gravité, sans fin et sans but. Et que le sens, le non-sens de l'époque fût là-dedans, visible, lisible, incontestable.